

# Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

Dépôt Légal

Seine

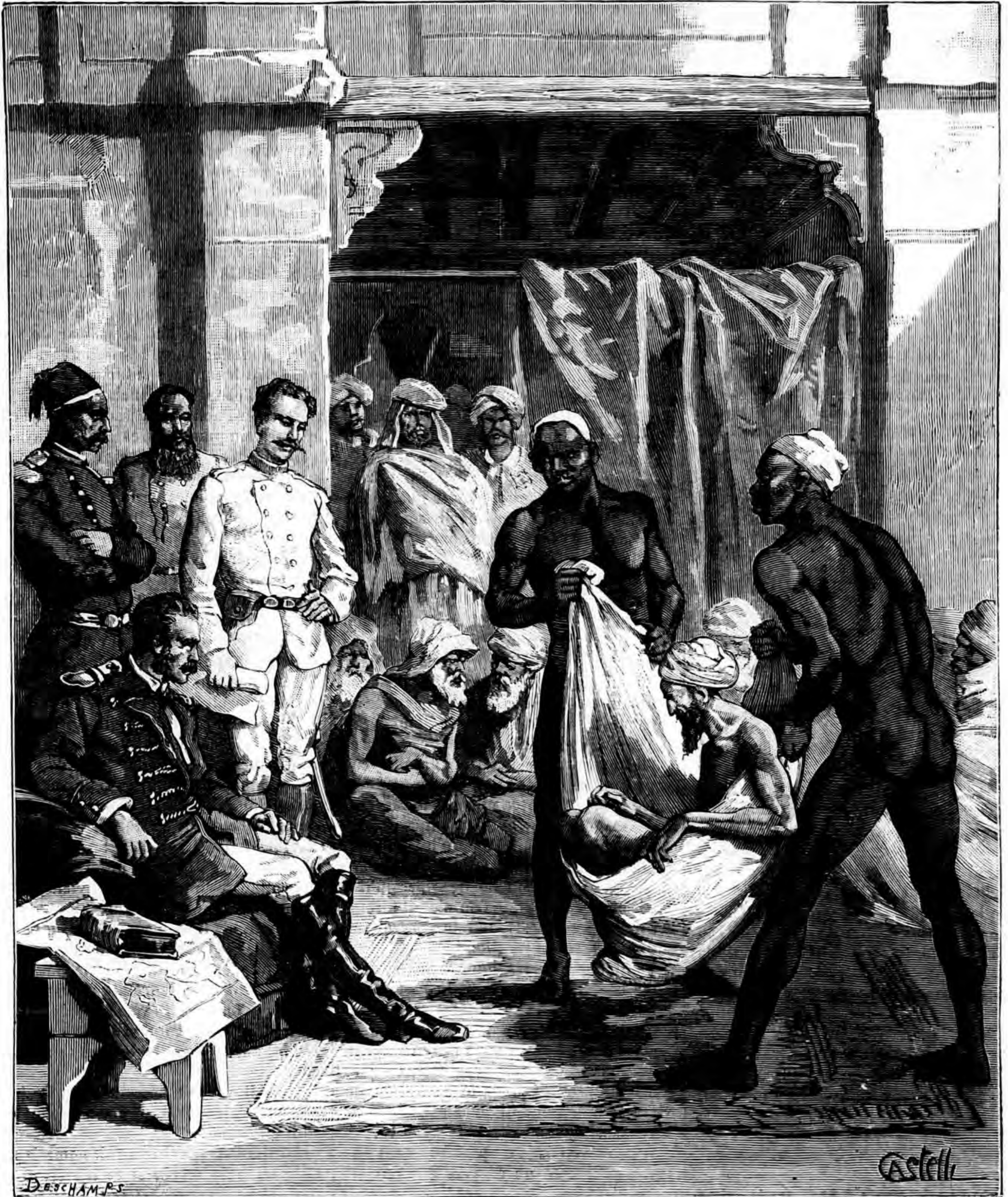
N°.....

N° 429. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. Dimanche 27 Septembre 1885.

TEXTE. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon (suite). — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres (suite). — Les derniers des Bois-Brûlés (fin). — Madagascar et les Malgaches (suite). — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon : Deux nègres déposèrent un vieillard sur la natte. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : Ce doit être la friture demandée. — Types des peuples de l'Asie centrale. — Le tour de France d'un petit Parisien : Méloir demeura accroché par sa veste : A travers ce rideau s'élançait les pies.



L'ODYSSEE D'UN COMPAGNON DE GORDON. — Deux nègres, nus comme des vers, déposèrent un vieillard sur la natte du conseil. (Page 194, col. 3.)



les qualités principales d'Allah. Il porte toujours son même turban étriqué, sa culotte turque, ses sandales de bois. Il ne s'est point enrichi, et il n'a pas l'intention de s'enrichir par ses conquêtes.

Quoiqu'il restât toujours grave, il ne put s'empêcher de sourire de pitié quand il lut la lettre dans laquelle Gordon lui offrait un empire.

Toutefois il reçut très affablement l'envoyé de Gordon. Il l'autorisa même à visiter les prisonniers qu'il tenait sous sa coupe, afin de s'assurer par lui-même qu'il ne les maltraitait point. Inutile de dire qu'il refusa le vêtement d'honneur, en ajoutant qu'il n'avait pas besoin d'autre habillement que celui des pauvres gens, car par lui-même il n'était rien; s'il avait quelque puissance, son pouvoir lui venait de Dieu.

Puis il fit asseoir le messager de Gordon devant lui, et il écrivit lui-même, sans l'intermédiaire d'aucun secrétaire, la réponse aux propositions du gouverneur général du Soudan.

Si nous supprimons les interminables salutations orientales et les périphrases dans lesquelles les lettres musulmanes se complaisent, cette réponse se réduirait à celle-ci :

« Mahomed-Achmet, le pauvre devant Dieu, n'a pas besoin qu'un gouvernement infidèle le reconnaisse émir du Kordofan; sa mission est en effet de faire régner la loi du Prophète sur toute la terre. Après avoir pris Khartoum il se rendra à Alexandrie pour détruire les infidèles comme il l'a fait plusieurs fois, notamment à Kasghill et à Tokar! Il engage Gordon-Pacha à se faire musulman et à reconnaître sa mission. Dans ce cas il sera heureux de lui donner le royaume de Khartoum, car il sait qu'il le gèrera dans l'intérêt des croyants; mais s'il refuse, qu'il prenne garde, car le Mahdi a tiré le glaive exterminateur et tous ceux qui résisteront seront fauchés comme autant d'épis de blé. » La lettre se terminait en souhaitant que le Dieu clément et miséricordieux ouvrît les yeux et le cœur d'un homme aussi distingué.

Le général Gordon écouta avec une attention profonde la lecture que je lui fis de cette pièce extraordinaire. Il était évident que ce n'était pas sans quelque émotion qu'il en prenait connaissance. Quand il eut fini de m'entendre, il me remercia avec une affabilité plus qu'ordinaire et resta enfoui dans de profondes pensées.

WILLIAM J. MOORE.

(A suivre.)

Nous recommandons vivement à nos lecteurs, soucieux de posséder une bonne géographie universelle, l'ouvrage de M. Eugène Domergue qui porte pour titre :

### LA GÉOGRAPHIE PITTORESQUE

DES CINQ PARTIES DU MONDE

formant 40 séries à 50 centimes qu'on peut se procurer chez tous les dépositaires du JOURNAL DES VOYAGES.

## AVENTURES

D'UN GAMIN DE PARIS

### AU PAYS DES TIGRES <sup>1</sup>

#### CHAPITRE V

Les humeurs noires du pilote. — Le sacrifice à Ganthama. — Bateau indigène. — Une vergue de trente-neuf mètres. — Poissons rouges que l'on dore, poissons blancs que l'on argente. — Le Bouddha birman sera content. — L'Irraouaddy. — Inconstance de son régime. — Crues périodiques de dix mètres. — Soixante-dix mille bateaux à voile ou à rame composant la flotte marchande. — Les capitales birmanes. — Caprices de monarques. — Ava, Amârapoura et Mandalai. — En route pour le pays du teck.

Les deux amis, satisfaits de leur excursion sur les bords du Jen, voyant en outre leur personnel heureusement complété par l'adjonction d'un interprète, résolurent de redescendre ce petit affluent de l'Irraouaddy et de reprendre, pour pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays, le grand fleuve qui constitue la principale, on pourrait dire l'unique voie de communication.

La navigation, grâce à l'excellence de la chaloupe, à la perfection de son mécanisme, à l'habileté des chauffeurs, grâce aussi à l'expérience du pilote, s'annonçait comme devant être heureuse, et pourtant ce dernier semblait de plus en plus soucieux à mesure que l'on faisait de la route.

Cette sombre préoccupation devint même tellement visible, qu'André ne put s'empêcher d'en faire la remarque à l'interprète.

Mounoussamy, ou plutôt Samy, comme on ne cessa plus de l'appeler par abréviation, s'enquit aussitôt de la cause de cette humeur noire.

— Eh bien? demanda André après un entretien assez bref, mais animé.

— Ce pilote, monsieur, veut quitter votre service.

— Ah bah!...

« Et pourquoi ce particulier se trouve-t-il si mal avec nous? »

— Il dit, au contraire, cet homme, qu'il est très bien, mais qu'il vous arrivera malheur.

« Or, il craint que les autorités du pays ne l'accusent d'avoir causé la perte du gentleman, et il veut s'en aller. »

— Mais, s'écria le chef impatienté, c'est de la folie!

« Voyons! qu'il me donne au moins une bonne raison. »

— Eh bien, monsieur, je vais vous dire la vérité, continua Samy en baissant la voix... Je n'osais pas, parce que je crains que vous ne vous moquiez...

— Dépêche-toi donc, bourreau, tu me fais bouillir.

— Le pilote, monsieur, se plaint que vous n'avez pas fait d'invocation à Ganthama...

— Hein?...

— Oui, monsieur, quand on remonte l'Irraouaddy et qu'on est sur le point d'entreprendre un voyage vers le haut du fleuve, la coutume est d'offrir un sacrifice au Bouddha qu'adorent les Birmans.

— Pas possible!...

« Ma foi, j'ai éprouvé pendant ma vie de voyageur de singulières vicissitudes, mais il ne m'est pas encore arrivé de me trouver en face d'un personnage ayant la prétention de m'imposer l'observance de sa religion. »

— Oh! monsieur, il ne dit pas que vous devez offrir le sacrifice... mais il demande la faveur de l'offrir lui-même.

« Sinon, il veut s'en aller. »

— Mais, il me semble que je laisse à mon personnel une absolue liberté... je suis, avant tout, tolérant...

« Qu'il agisse donc à sa fantaisie... je l'aiderai même dans la limite de mes moyens. »

— Il n'a pas les poissons...

— Quels poissons?

— Ceux qu'on offre à Ganthama...

— Mon brave garçon, tu parles par énigmes, et il fait trop chaud pour que je m'amuse à jouer au casse-tête chinois.

« Procure-toi de la marée, je ne demande pas mieux que de la payer, dis au pilote de faire son offrande et laisse-moi continuer ma sieste. »

Le front soucieux du pilote se dérida comme par enchantement, quand l'interprète lui eut traduit les paroles du chef.

Sans perdre un moment, il mit le cap sur un grand bateau indigène qui remontait vent arrière le fleuve et l'atteignit rapidement.

— Que va-t-il faire? se dit André, tout en examinant curieusement ce bateau, vrai chef-d'œuvre d'architecture navale indo-chinoise.

Rien de singulier, en effet, comme ces bâtiments, dont la construction révèle une véritable entente de la navigation fluviale. La quille se compose d'un tronc d'arbre creusé et évidé pendant qu'il est vert, comme les pirogues des peuples primitifs. Sur cette espèce de quille, les constructeurs birmans établissent des membrures et des clins, et savent donner à leurs courbes, surtout à celles de l'avant, des formes superbes.

L'arrière s'élève beaucoup au-dessus de l'eau, à la façon des gondoles, et possède des lignes d'eau très fines. Le gouvernail se compose d'un large aviron attaché à la hanche de bâbord. Le pilote, placé sur une plate-forme ornée de sculptures originales, le manœuvre à l'aide d'une petite barre qui vient en travers de son banc.

La mâture et la voilure sont particulièrement curieuses.

Le bas mât se compose de deux espars attachés à deux madriers fixés l'un à droite, l'autre à gauche de la quille. Ils se rejoignent à leur sommet en formant un triangle, et sont réunis d'autre part au moyen de barres transversales en guise d'échelons ou de galhauban.

<sup>1</sup> Voir les nos 425 à 428.



Au-dessus de la vergue, ils se prolongent en un mât unique.

La vergue, formée d'un ou de plusieurs bambous, d'une longueur énorme, est attachée au mât par de nombreuses drisses, de manière à se courber en forme d'arc. Le long de cette vergue passe un cordage dans lequel sont engagés des anneaux servant à attacher la voile qui se tire des deux côtés du mât, à la manière d'un double rideau.

Il y a en outre un hunier installé de cette même façon originale.

Cette voile, excessivement légère, est faite avec la toile de coton dont les indigènes se servent pour leurs vêtements. Cette légèreté sans égale est indispensable en raison de l'énorme surface de voilure que portent ces bateaux.

Le capitaine du génie anglais Henry Yule a mesuré la vergue d'une de ces embarcations qui jaugeait environ cent

tonneaux. Cette vergue, sans tenir compte de sa courbure, atteignait une longueur de trente-neuf mètres, et la surface de la toile qu'elle soutenait n'était pas inférieure à trois cent soixante-dix mètres carrés.

On comprend par cette description que ces bateaux ne peuvent aller que vent arrière.

La chaloupe se trouve bientôt bord à bord avec ce *huau*, à l'avant duquel se



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Ce doit être la friture demandée. (Page 197, col. 3.)

placent, sur une plate-forme, les personnages de marque, à l'inverse de la coutume européenne.

A l'arrière, flotte un pavillon blanc brodé d'argent, sur lequel s'étale, assez grossièrement dessiné, le blason de l'empire : un paon faisant la roue.

Enfin, détail bien caractéristique et particulièrement local, le sommet du mâtereau auquel est attaché ce pavillon est coiffé, en guise de pomme, d'une carafe européenne. C'est un ornement très en faveur chez les Birmans, qui en usent et en abusent, au point qu'il n'est pas rare de voir une modeste bouteille à eau de Seltz surmonter l'extrême pointe des pagodes.

Le pilote profita du moment où la chaloupe se trouvait bord à bord avec le bateau indigène pour sauter sur ce der-

nier, dont l'avant, avons-nous dit, se trouve très-bas sur l'eau.

Le chauffeur ralentit aussitôt la vitesse de la machine, de façon à subordonner la marche du petit vapeur à celle du voilier.

Après un entretien assez vif, qui dura cinq à six minutes ou peine, le pilote et son confrère, probablement d'accord, se dirigèrent vers l'écoutille, disparurent un moment et reparurent presque aussitôt. Ils se serrèrent la main, se parlèrent avec effusion, et finalement se séparèrent.

Friquet et André suivaient avec intérêt ce petit manège qui allait les initier à un côté des mœurs birmanes, et non des moins curieux.

Le pilote opéra en sens inverse sa manœuvre, passa du bateau sur la chaloupe et retourna près de sa barre, en tenant

par l'anse un seau de bambou à demi plein d'eau.

Friquet s'approcha et vit, dans ce récipient primitif, une dizaine de gentils poissons blancs et rouges, quelque peu agités par cette rapide translation.

— Ce doit être la friture demandée, dit en aparté le Parisien.

« Notre employé aura emprunté ou acheté ces jolies bêtes à son confrère.

« Quand je reviendrai dans le pays, je me précautionnerai d'un aquarium.

Le pilote, sans s'occuper de la présence des profanes qui, d'ailleurs, conservaient une impassibilité absolue, saisit l'un après l'autre les poissons, les retira du vase, les essuya délicatement avec une mousseline pour bien éteindre l'eau, et les laissa ensuite sautiller sur un linge parfaitement sec.



Il prit ensuite dans sa ceinture une petite boîte laquée, l'ouvrit lentement et ne tira avec précaution de minces feuilles d'or et d'argent.

Puis il ressaisit un à un les poissons. Ce fut d'abord un rouge, un cyprin de Chine. Il le recouvrit d'une feuille d'or, qui se colla aussitôt sur le mucilage gras sécrété par la peau entre les écailles, et le lança dans le fleuve en murmurant des paroles mystérieuses.

Il continua par un poisson blanc, une agile ablette aux écailles nacrées. Elle fut enveloppée d'une feuille d'argent et jetée dans le fleuve avec le même cérémonial.

Dix poissons, cinq rouges et cinq blancs alternés, furent ainsi successivement jetés dans le fleuve.

Après quoi, l'offrande étant terminée, le pilote reprit sa barre, avec la sérénité d'un homme qui désormais n'a plus rien à redouter.

— C'est tout ? demanda Friquet à l'interprète.

— C'est tout, répondit gravement l'Hindou.

« Les mauvais esprits seront apaisés, et Ganthama nous donnera un heureux voyage.

— Merci pour cette bonne parole.

« Comme toute peine mérite salaire, voilà cent sous pour boire la goutte.

... La chaloupe avait déjà repris sa marche avec la vitesse accoutumée, et les rives du grand fleuve défilèrent rapidement pendant que les oiseaux d'eau, effrayés par la toux saccadée de la machine, s'enfuyaient à tire d'aile.

— Singulière coutume, en vérité, murmura le Parisien, allongé à l'arrière, près de son ami qui fumait un cigare.

« Est-ce que vous la connaissiez, vous, m'sieu André, qui savez tant de choses ?

— J'en avais jadis vaguement entendu parler, et elle n'a, dans tous les cas, rien de bien étonnant, étant donnée l'inconstance du fleuve sur lequel nous naviguons.

« Ces braves gens ont dû, tout naturellement, penser à apaiser les mauvais esprits auxquels ils attribuent les crues désordonnées de l'Irraouaddy.

— Il a pourtant l'air bien tranquille !

— Ne t'y fie pas, car il est, de tous les fleuves du monde, un de ceux dont le régime offre le plus d'écart.

« Ainsi, nous sommes en ce moment en mars, c'est-à-dire dans la saison qui, dans ce pays, est la plus sèche.

« Jegarantis que le débit de l'Irraouaddy n'est pas supérieur à 2,000 mètres par seconde.

« En mars 1877, sa portée n'était plus que de 4,300 mètres. Il était moindre que le Rhône et le Rhin.

« Mais, vienne le mois d'août, alors que les pluies torrentielles amenées par la mousson du sud-ouest s'abattent sur la région, le fleuve monte d'une façon effrayante, au point que la masse liquide, mesurée pendant la crue, devient supérieure à celle du Congo, et dépasse 56,000 mètres cubes par seconde !

« Le fait a été observé du 20 au 25 août de cette même année 1877, et la différence du niveau des hautes et basses eaux fut de dix mètres à la frontière anglo-birmane.

« Aussi, en dépit de cette baisse que nous constatons en ce moment, la moyenne du débit annuel du fleuve, minutieusement calculée par les savants anglais, est-elle, près du delta, de 13,000 mètres à la seconde ; environ celui du Gange.

— Mais, alors reprit Friquet vivement intéressé par cette petite dissertation géographique, les eaux doivent envahir le pays et produire des dégâts inouïs.

« Je ne m'étonne plus si les gens du pays se mettent en quatre pour être préservés du fléau.

« Bien loin de regretter la pièce de cent sous que je viens de donner à notre pilote pour sa douzaine de merlans, je trouve que c'est vraiment trop bon marché.

— Les dégâts, pour être considérables, sont moindres qu'on ne l'imaginera volontiers.

« La crue étant régulière tous les ans et atteignant à peu près à la même hauteur, on sait par avance les points qui seront inondés.

« C'est alors que le pays revêt le caractère original qui lui est propre et que la navigation prend une activité incroyable.

— Mais, il me semble que, pour le moment, le fleuve ne chôme guère ; on rencontre à chaque moment des bateaux.

« Moi qui m'attendais à trouver un pays à peu près sauvage et presque sans commerce !

— Ah diable ! Tu es loin de compte.

« Pense donc aux trente-cinq bateaux à vapeur qui, toute l'année, montent et descendent le fleuve, aux *soixante-dix mille* embarcations, dont un certain nombre jaugent 150 tonnes, qui voguent sur l'Irraouaddy et les coulées latérales...

« Songe enfin que le commerce extérieur de la seule Birmanie anglaise pendant l'année fiscale 1878-1879 a été de 550,000,000 de francs !...

— Et, pourtant, on trouve ici des éléphants sauvages, des tigres, des rhinocéros et toutes les bêtes les moins apprivoisées des deux hémisphères.

« Tous les gibiers abondent et surabondent, au point que je n'ai jamais vu rien de pareil dans les endroits les plus retirés, sur lesquels m'ont poussé les hasards de ma vie vagabonde.

— C'est positivement ce qui en fait le charme.

« Ici comme dans l'Inde, nous rencontrons, près des restes souvent étonnants d'une civilisation raffinée, la sauvagerie la plus absolue.

« Mais bien moins battue, et surtout moins déflorée que l'Inde pour le voyageur, surtout pour le chasseur, la Birmanie, qui s'est plus longtemps défendue, offre à chaque instant ce contraste dans toute son intensité.

« C'est pour cela que j'ai tenu à en faire notre seconde étape de Nemrods errants.

« Nous remonterons bientôt un des affluents de gauche ou de droite, peu importe, pourvu qu'il nous conduise dans une forêt de tecks.

« Puis nous reviendrons, comme précédemment, au fleuve, après quoi nous irons visiter les ruines des capitales successivement abandonnées par les rois du pays.

— Tiens... il paraît qu'on change, ici, de capitale comme de... redingote.

— Un peu moins souvent, répondit André en souriant, mais le fait s'est présenté trois fois dans une période qui n'atteint pas soixante-quinze ans.

— Savez-vous qu'un bail de vingt-cinq ans, c'est peu, pour une capitale.

— En effet.

« Et quand je dis trois changements, je me trompe...

« C'est bel et bien cinq.

— Pas possible !

— Juges-en toi-même.

« Ava, si je ne m'abuse, fut pendant plus de quatre siècles la capitale de la Birmanie. Abandonnée en 1783 par un simple caprice du roi, un des fils du fameux Alomprâ, elle fut remplacée comme capitale par Sagaï, qui fut plutôt une espèce de résidence royale.

— Comme qui dirait un Versailles birman.

— Parfaitement.

« Trois ans après, nouveau caprice du successeur de ce monarque, qui se met en tête d'improviser de toutes pièces, à dix-sept kilomètres d'Ava, sur la rive gauche de l'Irraouaddy, une nouvelle capitale.

« Celle-ci reçoit le nom d'Amârapoura « ville de l'Immortalité ».

« La cour l'abandonne depuis 1819 jusqu'en 1837 pour retourner à Ava...

— Et de trois !

— ... Quitte sans motif Ava pour revenir sans cause à Amârapoura de 1837 à 1857.

— Et de quatre !

« Quelle fortune pour les déménageurs, mais aussi quelle misère pour les mobiliers, si, comme le prétend le dicton parisien, « deux déménagements valent un incendie ».

— Enfin, la pauvre ville de l'Immortalité, délaissée en 1857, frappée de mort par un nouvel et inexplicable caprice du souverain régnant, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres.

« Le monarque a fait élever, à seize kilomètres au nord-est des ruines, la nouvelle capitale, qui s'appelle Mandalaï.

« Elle est terminée depuis une quinzaine d'années.

— Dites donc, m'sieu André, il est une chose qui m'étonne au moins autant que l'acharnement des souverains à se promener d'une ville à l'autre. C'est l'acharnement du bon troupeau des sujets à les suivre.

— Ah diable ! Oublies-tu que ces potentats orientaux sont les maîtres absolus de tout ce qui est ici, sur le sol ou dans les entrailles de la terre ?



« Depuis les gemmes et les métaux les plus rares, jusqu'aux bois précieux, jusqu'aux éléphants sauvages qu'ils abritent, tout, enfin, jusqu'à l'homme, surtout l'homme, est la chose du roi.

« Ignore-tu donc que les murs de Mandakāi, la jeune capitale, reposent sur des cadavres humains ?

— Ah !...

— Ceci, d'ailleurs, n'est pas nouveau, et l'on sait que jadis, en Palestine, la première pierre de chaque édifice devait être une « pierre vive », afin que les esprits et les mauvais génies en soient écartés.

— D'accord !

« Mais, les étrangers installés à Amârapoura avaient au moins le droit de rester chez eux.

— Le fait s'est en effet présenté en 1857.

« Lorsque le roi ordonna de quitter la capitale et de laisser les maisons vides; les Chinois, fort nombreux, qui venaient de se construire une pagode, refusèrent de participer à ce nouvel exode et se barricadèrent dans leur quartier.

« On ne leur fit aucune avanie, et on les laissa en tête-à-tête avec leurs marchandises. Ce fut une excellente politique, car l'appel des intérêts fut infiniment plus impérieux que la violence.

« Se trouvant sans clientèle et hors d'état de vendre leurs marchandises, ils revinrent dare dare à Mandakāi, trop heureux qu'on voulût bien les y recevoir.

— ... Et cette ville si jeune, est-elle au moins curieuse, originale ?

— Je t'en laisse toute la surprise, et nous la verrons avant peu, je l'espère.

« Mais il est, avant tout, urgent de faire notre pointe à travers les terres. Je craindrais de voir disparaître les tecks en remontant vers le nord-est.

« Est-ce qu'on n'en trouve plus dans la Birmanie septentrionale ?

— Certains auteurs affirment que le teck croît seulement jusqu'au 16° degré de latitude nord, ce qui réduirait singulièrement son aire.

« C'est là une erreur, car on le trouve bien plus au nord. Ce teck de la haute Birmanie est même préférable à celui du Tenasserim et du Martaban, dont les dépôts se trouvent à Maulmein, Smerguy, Tavoty et Amherst.

« Nous le verrons sur place, et j'espère que nous ferons quelques beaux coups de fusil dans ces forêts primitives, où se trouvent encore les animaux les plus redoutables de la nature.

— Eh bien, soit !

« Je ne demande pas mieux que de continuer la série inaugurée par feu le Mangeur d'hommes.

« Puisque les vieilles futaies où nous devons trouver de nouvelles émotions se trouvent là-haut, allons-y !

« En route pour la région du teck !

LOUIS BOUSSENARD.

(A suivre.)

AU CANADA

LES DERNIERS DES BOIS-BRULÉS<sup>1</sup>

VIII

LA MORT DES TITANS

L'Aigle à la Tête-Blanche tendit les bras à l'officier.

— L'Ours-Sanglant a parlé sagement; mon frère vient-il combattre et mourir avec nous ?

Pour toute réponse, le lieutenant se jeta à son cou.

L'étreinte de ces deux hommes fut ardente. Ils se retrouvaient après de longues années de souffrances et de séparation. Leur mort allait être commune, mort glorieuse, semblable à une apothéose.

L'Onondaga parla encore :

— Puisque le Grand-Esprit a réuni les Aigles, c'est pour qu'ils vivent et défendent la terre sacrée. Il n'est pas de pouvoir qui puisse défaire ce que le Grand-Esprit a ordonné. Que le fils de ma sœur suive le fils du guerrier blanc, puisqu'ils sont frères du même sang. Un seul doit mourir, c'est l'Ours-Sanglant.

Et, avec un geste d'une majesté grandiose, il fit signe aux Hurons de le soulever.

— How-Mâ-Guash veut mourir debout. Il va passer debout la dernière veillée de guerre.

Quatre Indiens le dressèrent et l'adosèrent au mur de granit. Ils roulèrent de grosses pierres sous ce corps meurtri pour le soutenir. Et ce fut ainsi que le sublime mourant acheva cette nuit funèbre.

Tandis que cette scène de reconnaissance avait lieu dans la caverne, les Anglais ne cessaient pas, au-dessous, de travailler à la mine. Ils pratiquaient dans le roc deux longs corridors, l'un sur la paroi de gauche, l'autre sur la paroi de droite. Et ils travaillaient avec ardeur, car le colonel Braddock entendait que tout fût terminé au lever du jour.

De leur retraite, les Bois-Brulés entendaient le choc des coups de pics, et l'écho qui les répercutait avait pour eux un son sinistre qui semblait être le glas de leur agonie. Par instants, une détonation plus éclatante qui ébranlait la voûte se produisait. C'était l'explosion d'une cartouche faisant sauter un bloc résistant à l'effort des leviers. L'attente de ces hommes était terrible. Elle ressemblait à celle de condamnés à mort qui, la nuit de leur supplice, seraient tenus éveillés par le bruit de l'édification de l'échafaud. Un grand nombre des Indiens étaient blessés; tous connaissaient leur sort. Mais, ils avaient vu la mort si souvent, et de si près, qu'ils ne savaient proférer aucune plainte. Quant aux deux blancs et à

l'Ours-Sanglant, malgré la douloureuse perspective de voir à jamais réduite cette dernière tentative en faveur de l'indépendance de la terre sacrée, ils cherchaient encore le moyen de sauver, en se sacrifiant eux-mêmes, l'existence des quelques braves qui survivaient à la défaite.

Tous trois étaient plongés dans la réflexion. Soudain, l'Ours-Sanglant qui, plus abattu par suite de ses affreuses blessures, avait laissé tomber la tête sur sa large poitrine, la releva lentement. Ses paupières, qu'il tenait baissées, se soulevèrent avec difficulté, tant la souffrance les paralysait. Il eut une aspiration pénible, dernier défi aux affres de la mort qui se hâtait d'enlever sa proie, et, d'une voix faible et entrecoupée, il prononça ces paroles :

— How-Mâ-Guash voit le Grand-Esprit. Il lui tend la main. Il voit aussi le soleil monter sur la limite du ciel pour la dernière fois. Les Yengeese ont coupé les branches du chêne. De leurs haches, ils essayent de briser le tronc. Mais les haches des Yengeese ne valent point les tomahawks des Onondagas. Elles s'émeussent à frapper des racines robustes. Le tronc restera debout. L'Ours-Sanglant ne pourra plus l'embrasser; il ne verra point les jeunes pousses de l'arbre de l'insurrection. Ses petits-fils seulement les verront. Le chef des Hurons doit quitter les deux Aiglons. Les fils du grand Aigle ne doivent pas mourir.

L'Aigle à la Tête-Blanche et l'Aigle à la Tête-Noire s'étaient rapprochés. Ils avaient à cœur les dernières paroles de ce vaillant guerrier dont toute l'existence avait été de dévouement pour eux et pour la cause de la révolte. La respiration de l'Indien devenait d'ailleurs plus haletante. Il ne s'exprimait plus que par saccades.

L'aîné des deux frères essaya une consolation.

— L'Ours-Sanglant n'a pas vécu son dernier jour. Qu'il s'endorme paisiblement en pensant aux exploits qu'il a accomplis. Tandis qu'il reposera, les deux Aigles chercheront à le faire sortir de l'aire avant que les Yengeese aient eu le temps de mettre leur dessein à exécution.

L'Indien eut un mélancolique sourire.

— L'Aigle à la Tête-Blanche a le cœur de son père. Il ne veut pas qu'How-Mâ-Guash voie venir sa fin. Le chef indien devine sa pensée, comme il devine en ce moment ce qui se passe sous ses pieds. Mais que mon frère se console, les Yengeese n'auront point le corps de l'ami de son père. Déjà, ils roulent dans la mine les tonneaux de poudre, mais déjà aussi l'aube franchit le ciel. Mes Hurons porteront l'Ours-Sanglant auprès de l'ouverture qui donne sur la cataracte, afin que les premiers rayons du soleil le réjouissent avant d'éclairer les squaws du colonel Braddock.

En prononçant ces mots, How-Mâ-Guash s'était soulevé, à l'aide de ses bras herculéens, offrant son buste sanglant à

1. Voir les nos 422 à 428.



# Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 430. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 4 Octobre 1885.

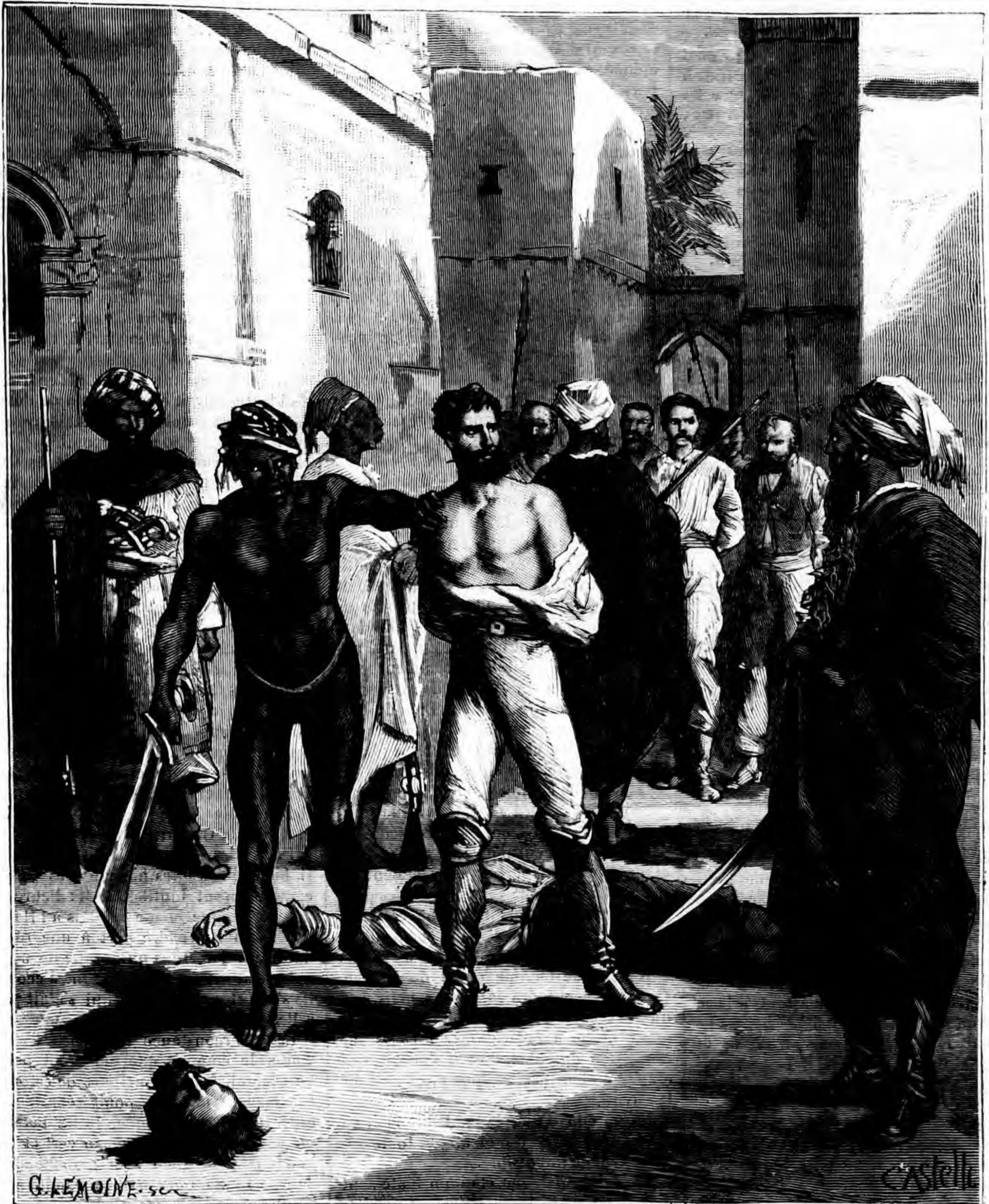
Dépôt Légal

Seine

N°.....

TEXTE. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon (suite). — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres (suite). — Un épisode de la guerre de l'Indépendance aux États-Unis. — Madagascar et les Malgaches (suite). — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Journal d'un aspirant de marine (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon ; Herbin les menaça de la vengeance de la République. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : Des panthères noires ! s'écrie André. — Un épisode de la guerre de l'Indépendance : La cargaison du *Darmouth* jetée à la mer. — Le tour de France d'un petit Parisien : Méloir était chargé de bagages : Sauriez-vous pas ce qu'il y a de bon à manger ?



L'ODYSSÉE D'UN COMPAGNON DE GORDON. — Herbin, allant à la mort, menaça les barbares de la vengeance de la République. (Page 210, col. 3.)



puisqu'ils mettaient au service de l'islam les conquêtes de leur science, et qu'ils avaient renoncé à dominer dans le Soudan. Le pacha actuel de Khartoum ne demandait qu'à mettre fin à la rébellion et à partir pour le Congo, où il voulait soumettre les idolâtres au joug d'un Dieu unique.

Gordon-Pacha m'avait chargé de discuter au point de vue théologique la mission du Mahdi, en m'appuyant sur ce que les anciennes prophéties disaient que le Madhi doit venir de l'Ouest, qu'il doit être de race arabe et non pas de race noire, et de donner lecture du fétoua de l'iman du Caire qui déclare que le Madhi est un imposteur; mais je craignais de gâter mon succès en développant des questions brûlantes.

Quoique Gordon eût quelque regret de ce que je n'avais pas accompli mon programme jusqu'au bout, il ne m'en tint pas rigueur et il entra complètement dans ma manière de voir après quelques explications.

Dès qu'il eut perdu tout espoir de voir les affaires s'arranger sans effusion de sang, il redevint lui-même, le vrai Gordon, Gordon le Chinois qui avait étouffé la révolte des Taïpings.

Il s'occupait tellement de son armée, que, pendant plusieurs jours, je suis sûr qu'il ne songea pas une seule fois à lire sa Bible.

Tous les jours il exerçait ses troupes et leur faisait faire de longues marches, tantôt dans les terrains vagues qui séparent la ville de l'enceinte fortifiée, tantôt dans l'île Tuti, qui est assez vaste pour qu'une armée vingt fois plus nombreuse que la sienne pût y procéder aux manœuvres de la grande guerre.

Craignant avec raison que le Mahdi n'ait établi des intelligences avec la garnison d'Omdurman, il la fit remplacer par un détachement dont il se croyait sûr; puis, huit jours après, il remplaça ce détachement par un autre.

Il fit pousser avec activité l'armement des chaloupes à vapeur qui étaient encore sur le chantier. Toutes les nuits, de nombreuses patrouilles parcouraient les rues et ramenaient les gens suspects. Nous épulchions tout cela le lendemain matin, à l'audience. Nous ne pouvions pas bien faire ces investigations, mais si quelqu'un de ces pauvres diables avait été convaincu de connivence avec le Mahdi, il eût été immédiatement passé par les armes. En un mot, Khartoum changea d'aspect et devint une véritable place de guerre. Pourquoi ce beau proverbe : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire, » n'est-il pas toujours vrai ?

WILLIAM J. MOORE.

(A suivre.)

## AVENTURES

D'UN GAMIN DE PARIS

### AU PAYS DES TIGRES <sup>1</sup>

#### CHAPITRE VII

En remontant l'affluent de l'Irraouaddy. — Cultures. — Friquet veut devenir un fier tireur. — Réveil sur la rivière. — Lever du soleil. — Gibier inattendu. — Est-ce un éléphant? — Simple rhinocéros. — Un ménage de panthères noires. — Deux contre un. — Terreurs et souffrances d'un pachyderme. — Coup double unique dans la vie d'un chasseur. — Victime délivrée. — L'ingratitude est fille du bienfait. — Fureur de brute. — Le crâne du rhinocéros et la balle express. — Blindage insuffisant. — Pour la collection.

La chaloupe, après avoir remonté le cours de l'Irraouaddy, s'est engagée comme précédemment, dans un des nombreux affluents qui apportent au géant le tribut de leurs eaux.

Le pilote, connaissant admirablement le système hydrographique du pays, paraît, en outre, ne pas ignorer les ressources que peut offrir la région au point de vue de la chasse.

Comme la chasse est la chose essentielle pour les deux amis, ils ont résolu de s'en rapporter complètement à son intelligence et à son bon vouloir.

Ils n'ont pas eu à s'en repentir.

Déjà l'embarcation, dont la marche a été prudemment ralentie, commence à pénétrer dans des endroits de plus en plus sauvages.

Les villages n'apparaissent que de loin en loin, les cultures disparaissent peu à peu, la nature reprend ses droits.

Friquet et André ont pu admirer, au passage, avec quelle industrieuse patience les Birmanais, ces cousins germains des Chinois, les maîtres en irrigation, ont su établir, varier et perfectionner leurs exploitations.

Tous les terrains en contre-bas, susceptibles d'être inondés pendant la saison des crues, sont naturellement affectés aux rizières.

Mais où l'intelligence et le sens pratique de ces adroits travailleurs se révèlent à première vue, c'est dans l'agencement des cultures de tabac, si judicieusement alternées avec les plantations de maïs, de haricots, de lentilles, de sésame, de patates ou de cannes à sucre.

Tous ces petits champs découpés en damiers reçoivent quotidiennement leur filet d'eau tenue en réserve dans des bassins naturels, et amenée par des systèmes de canaux et d'écluses aussi simples qu'ingénieux.

Au milieu de ces terrains bien nivelés et en quelque sorte peignés, s'élèvent des arbres fruitiers naturalisés en Birmanie après des prodiges de patience : dattiers, figuiers, coignassiers, oliviers, grenadiers, caramboliers, et jusqu'à des pêchers, des

pruniers, des poiriers, des cerisiers, que l'on est tout étonné de trouver près de jacquiers, de goyaviers, de manguiers, de bananiers ou d'avocats.

Plus loin, les vergers se transforment en bosquets d'indigotiers ou de cotonniers arborescents auxquels s'enroulent des treilles de bétel; puis des futaies d'orangers, de citronniers, de tamariniers, de talipots, de lataniers, de jujubiers, d'aréquier, d'arbres à gomme, à vernis, à caoutchouc...

On voit émerger une dernière fois, à travers les talipots, la pointe d'une pagode dont le dôme flamboie au soleil, puis la jungle recommence avec ses rotangs épineux, ses îlots de bambous, ses herbes géantes, et la rivière déroule à l'infini la moire de ses eaux encaissées entre les carex, les pandanus, les phormiums, les papyrus et les balisiers.

Il serait superflu de dire si le gibier d'eau ou de rivage abonde en pareil lieu. Ibis et sarcelles, aigrettes et flamants, marabouts et martins-pêcheurs, hérons et pélicans, s'envolent à chaque instant, effrayés par la toux de la machine et offrent à Friquet de multiples occasions de se faire la main.

Le Parisien ayant encore sur le cœur l'insuccès que lui ont valu les coqs de bruyère, veut absolument devenir un fin tireur au vol.

Comme cette habileté peut seulement s'acquérir grâce à un exercice constant Friquet s'est installé à l'avant de la chaloupe, et fusille avec acharnement les échassiers ou les palmipèdes, choisissant de préférence les coups les plus difficiles.

Ses progrès sont étonnants, et André ne lui ménage ni les conseils ni les compliments, tout en dépouillant au fur et à mesure les oiseaux ramassés par les hommes de l'équipage.

Le soir venu, l'ancre est jetée au beau milieu de la rivière et chacun s'endort libre de tous soucis, oublieux des plaisanteries jouées autrefois par la marée, et rendues plus désagréables encore par le voisinage des troupeaux d'hippopotames ou des bandes de crocodiles.

Trois jours se sont écoulés déjà depuis le moment où le pilote a offert à Ganthama les poissons dorés et argentés. La chaloupe fend de son étrave les eaux limpides et profondes de cet affluent de droite nommé le Yan ou Kyouk-yan, qui se jette dans l'Irraouaddy à la hauteur du 21<sup>e</sup> parallèle nord. C'est-à-dire qu'elle a conservé une indolente allure de promenade.

Pendant environ trente kilomètres, le Yan remonte au nord-ouest et se subdivise en quatre branches principales formant la patte d'oie. L'une, inférieure, coule du sud-ouest au nord-est; l'autre, de l'ouest à l'est; la troisième, du nord-ouest au sud-est; la quatrième, enfin, qui forme la branche principale, vient directement du nord au sud, en décrivant des sinuosités nombreuses.

Les trois premières, très courtes, n'ont guère plus de quarante-cinq à cinquante

1. Voir les nos 425 à 429.



kilomètres de longueur; mais cette dernière en compte environ deux cents. Bien que relativement peu éloignée des lieux civilisés, cette rivière et ses affluents arrosent une région à peu près complètement inhabitée qui s'étend dans l'ouest jusqu'à la frontière anglaise, distante de plus de cinquante lieues.

On peut juger si cette solitude presque absolue favorise dans d'incroyables proportions la multiplication des gibiers

grands et petits, à poil et à plume, qui fréquentent la forêt, la plaine, l'eau ou le rivage.

Les deux amis, après avoir reconnu à leur confluent la direction des quatre branches, remontèrent sans hésiter la plus longue, qui devait indubitablement traverser des forêts de tecks.

Le quatrième jour, de grand matin, Friquet s'éveilla, frissonnant légèrement sous le brouillard, qui, chaque nuit, en-

veloppe les terrains bas et humides de la zone intertropicale.

Voulant réagir par un peu d'exercice contre ce frisson, le Parisien, au lieu de rester paresseusement enveloppé dans sa couverture, se mit en devoir d'accompagner les noirs qui allaient incessamment gagner la rive dans le canot pour couper la provision de bois nécessaire au chauffage de la machine.

André, soumis aux mêmes influences



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Des panthères noires! s'écrie André.  
(Page 214, col. 2.)

météorologiques, s'éveilla naturellement dans des conditions identiques, et manifesta la même intention que son ami, sans s'être aucunement concerté avec lui.

A leur mutuel étonnement, ils se trouvèrent prêts en même temps, au moment où ils allaient descendre dans le canot, croyant laisser l'un et l'autre son compagnon endormi.

Friquet, armé de son fusil de chasse, calibre 46 à canons chokebore, ne portait que des cartouches à plomb pour continuer à mitrailler les oiseaux; André, au contraire, s'était muni de sa carabine express, du calibre de 14 millimètres 25.

Ils échangèrent un bonjour non moins affectueux que silencieux, et prirent doucement place dans la légère embarcation,

après avoir recommandé aux noirs d'éviter le moindre bruit en manœuvrant leurs pagayes.

Bientôt de longs faisceaux de lumière rouge trouèrent la masse de brouillard qu'ils semblèrent dissoudre presque instantanément. Les arbres, jusqu'alors invisibles, flamboyèrent soudain comme incendiés à la cime, pendant que leur base se perdait dans une nappe grisâtre qui s'affaissait à vue d'œil.

L'atmosphère, jusqu'alors opaque comme une plaque en verre dépoli, devint en même temps à ce point transparente, que l'œil put reconnaître avec une incroyable netteté des objets placés en dehors de sa portée habituelle, et l'oreille percevoir des bruits qui eussent été incapables de l'impressionner à une autre heure de la journée.

Tout, en un mot, dans cette solitude, semblait revêtir cet aspect étrange que le soleil du tropique, sans aurore à son lever, sans crépuscule à son coucher, donne à la nature quand ils s'éteint brusquement ou quand il apparaît comme s'il faisait explosion.

Les deux amis savouraient en véritables dilettanti ce spectacle dont la splendeur les émerveillait toujours sans que sa fréquence pût produire chez eux la moindre satiété.

Leurs sentiments d'artistes n'empêchaient pourtant pas leurs sens de chasseurs d'être en éveil.

Friquet, le premier, aperçut, de son œil émerillonné, au-dessus des larges feuilles de balisier encore ruisselantes de rosée, une forme noirâtre qui évoluait lentement au bord de la rivière.



Il fit un signe rapide aux pagayeurs, qui cessèrent tout mouvement et laissèrent l'embarcation dissimulée au milieu des balisiers.

— Qu'y a-t-il? demanda André à voix basse.

— Un animal qui barbote là-bas...

« Il est de taille, je vous assure.

« Pétard! on dirait un éléphant.

— Diable!

— Tenez... entendez-vous?

« Frou!... Frou!... Frouff!...

« C'est comme défunt notre ami Osanore quand il faisait sa toilette du matin.

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il y eût en effet un éléphant dans ces parages, car l'éléphant sauvage est fort commun en Birmanie.

— Eh bien! vrai, me voilà joliment fichu...

— Pourquoi?

— Dame! avec mon escopette de chasse chargée avec de la grenaille!

« Autant de la graine de navets.

— J'ai ma carabine.

« Et, d'ailleurs, nous le laisserons aller.

« Nous ne sommes pas prêts aujourd'hui, et nous aurons plus tard assez d'occasions de conquérir quelques paires de défenses pour la collection.

— Et s'il nous attaque...

— Voyons, Friquet, ne dis donc pas de ces niaiseries, dignes d'un Nemrod de la plaine Saint-Denis.

« Où diable as-tu vu que les fauves, quels qu'ils soient, attaquent l'homme sans provocation.

— Tiens! c'est vrai... suis-je encore naïf.

« C'est que, aussi, les voyageurs en chambre nous ont raconté jadis tant de choses extravagantes, nos esprits d'enfants ont été saturés de tant d'histoires à être cauchemardés debout, que je ne puis tout à fait dépouiller le vieil homme.

André sourit, ne répondit pas, et dressa doucement la tête au-dessus des végétaux aquatiques.

— Eh, pardieu! reprit-il de sa voix basse, je le vois aussi, ton animal.

« Ce n'est pas un éléphant, mais un rhinocéros...

— Une sale bête que je n'aime guère.

« J'ai failli être aplati par l'une d'elles au bord de la Rokelle, en allant chercher notre gendarme.

— Diable! fit en aparté André, sans paraître écouter la réflexion de son ami, il est plus loin que je ne pensais.

« Il y a au moins cent vingt mètres.

— Est-ce que vous voudriez le tirer d'ici? demanda Friquet.

— Pourquoi pas?

« Je puis le blesser mortellement, peut-être le tuer raide, et, dans tous les cas l'éloigner.

« Je n'aime pas son voisinage, car il est de tous les grands fauves, peut-être le seul avec le buffle qui parfois se rue sur un objet à la vue duquel il n'est pas accoutumé.

« Il pourrait, dans ce cas, chercher à effrondrer le canot.

« Voyons, je vais essayer.

« Eh! vous autres, accroupissez-vous et serrez-vous l'un contre l'autre.

« Toi aussi, Friquet; la détonation de ma carabine va produire un recul terrible et vous seriez culbutés comme des capucins de cartes.

Le jeune homme leva lentement son arme, épaula vigoureusement et chercha de l'œil le guidon, qui couvrit aussitôt la tâche noire placée en arrière de l'épaule du monstre.

André prenait bien son temps, de façon à tirer dans les meilleures conditions possibles. Rien ne pressait, d'ailleurs, car le rhinocéros, loin de se douter de la présence de l'ennemi, barbotait à loisir dans l'eau qui le baignait jusqu'au ventre, et tirait de temps en temps de la berge quelques racines qu'il croquait avec sensualité.

Le chasseur allait doucement presser la détente, quand un cri rauque, furieux, étranglé, semblable au frottement rapide d'une scie énorme sur un bloc de bois dur retentit sous bois.

Le rhinocéros, surpris, effrayé même, en dépit de sa vigueur, veut essayer de sortir brusquement de l'eau, qui paralyse une partie de ses moyens de défense.

Il n'en a pas le temps.

A peine ce cri, qui est évidemment un signal, a-t-il déchiré les couches d'air encore humides, que deux formes élancées jaillissent pour ainsi dire d'un épais buisson placé derrière le pachyderme et s'abattent sur lui avec un ensemble prodigieux.

— Des panthères noires! s'écrie à demi-voix André, qui retire froidement son arme de l'épaule.

— Des panthères noires, reprend Friquet, je veux voir ça.

« Je n'en ai jamais aperçu qu'au Jardin des Plantes...

« De rudes bêtes, et féroces comme pas une, à ce qu'on prétend.

« Aïe!... ça va mal, hein! mon gros.

Le rhinocéros vient de laisser échapper une clameur épouvantable dont rien ne saurait rendre la tonalité stridente, furieuse, métallique. C'est une série de mugissements prolongés, successivement graves et aigus, où se mêlent la douleur, la rage et aussi la terreur.

Sa position est vraiment atroce.

Surpris à l'improviste par l'attaque foudroyante de ce couple féroce, autant qu'agile et audacieux, le pachyderme a complètement perdu ses moyens.

Incrusté à son échine comme à un tronc d'arbre, les griffes implantées dans sa peau rugueuse qui se plisse comme sous des pointes d'acier, le mâle, accroupi dans cette position caractéristique du félin à la curée, lui ronge la nuque et essaye de mettre à nu le cercelet.

La femelle, moins vigoureuse que son compagnon, a été portée moins loin par son élan. Le train de devant s'est abattu

sur la croupe; mais le train de derrière est resté appuyé sur la berge. Elle étreint furieusement une des cuisses du rhinocéros, la dépèce avec ses griffes, la déchiquette avec ses dents afin de le paralyser entièrement.

— M'sieu André, murmure à voix basse Friquet, j'aurais véritablement pitié de ce balourd si je ne connaissais pas son mauvais naturel.

« Voyez donc comme les panthères lui travaillent le torse!

« Ma parole, elles vont déjeuner avec de la chair en vie!

— Si je leur en laisse le temps...

« Mais, attention!

« Si le rhinocéros ne m'inspire comme à toi qu'une compassion relative, je ressens à l'endroit de ces terribles bêtes la plus complète aversion.

« En outre, la fourrure de la panthère noire est si belle, si rare, que je vais tâcher de nous en procurer chacun une.

— Vous allez tirer d'ici?

— Parbleu!

« A cent vingt mètres, un tireur médiocre doit mettre à tout coup sa balle dans un fond de chapeau, et la tête de ce mâle est une fois plus large...

Il achève à peine ce mot, que la détonation formidable de la carabine express disloque violemment les couches d'air et se répercute en une série de tonnerres lointains.

Le mâle se dresse soudain sur le dos du rhinocéros, reste un moment debout, l'échine cambrée, la tête haute, les pattes en avant, comme un animal héraldique, et retombe lourdement jusque sur la femelle.

Celle-ci, sans faire la moindre attention à cette décharge, qu'elle prend sans doute pour un éclat de la foudre, pousse un cri effrayant à la vue de son compagnon sans mouvement.

Attribuant sa mort au rhinocéros, elle se rue sur sa tête, essaye de lui ouvrir la gorge, de lui arracher les yeux avec ses griffes, et, ne pouvant y parvenir, mord avec fureur sa lèvre rétractile.

— Attention!... dit pour la seconde fois André.

— Pétard! murmure en aparté Friquet, il va faire coup double sur des panthères noires.

« Quel homme!

Au moment où la femelle mordait à pleines dents le museau du rhinocéros, André faisait feu pour la seconde fois.

Atteinte entre les deux épaules par la balle, qui lui brise la colonne vertébrale, elle pousse un rugissement étouffé, mais ne lâche pas prise.

Le pachyderme, ainsi tenaillé, affolé par une douleur épouvantable, donne un violent coup de tête...

Il faudrait décapiter la panthère mourante pour faire desserrer l'étau de ses mâchoires.

Le mouvement du rhinocéros est à ce point brutal, que sa lèvre, assez longue, développée comme une petite trompe, et



à moitié coupée par les dents du félin, cède brusquement sous cet effort convulsif.

La panthère, lancée de côté avec une force irrésistible, pirouette comme un chat et vient rouler jusque sur le cadavre du mâle.

Furieux, sanglant, hideux, le rhinocéros, débarrassé de ses ennemis, se met à tourner sur lui-même, comme frappé de démence, au milieu des flots rougis.

Il interrompt soudain ses clameurs déchirantes, et pousse un grognement de colère. A travers le nuage sanglant qui obscurcit ses yeux, il vient d'apercevoir un groupe immobile sous un large flocon de fumée blanche.

Le violent recul produit par les coups de carabine d'André a fait sortir le canot de la futaie aquatique formée par les balisiers.

L'embarcation est maintenant à découvert.

— Il ne manquerait plus, maintenant, s'écrie Friquet à la vue de cette intention agressive, que la brute ne vienne nous attaquer.

— C'est une chose entendue, répond André, qui, après avoir introduit méthodiquement deux cartouches dans le tonnerre de son arme, vient de renfermer celle-ci avec un claquement sec.

« La preuve, c'est que tout mal en point qu'il soit, il nage de notre côté.

« Ma foi, tans pis pour lui. Je m'en vais lui brûler la cervelle.

« Restez immobiles, et laissez-le venir.

A ces mots, André s'installe debout à l'avant du canot et regarde avec autant de sang-froid que de curiosité le monstre, qui s'avance à la nage avec une incroyable célérité.

Rien de hideux comme sa face balafnée, son museau arraché, à la place duquel grimace la mâchoire supérieure, ses paupières tailladées sous lesquelles brillent des yeux féroces; rien d'effrayant comme les mugissements qui s'échappent de sa gorge à demi ouverte.

Un instant d'hésitation, un vertige, une cartouche qui rate, et le canot est mis en pièces, les quatre hommes broyés.

L'animal n'est plus qu'à dix pas.

— Pétard! qu'il est laid, ne peut s'empêcher de murmurer Friquet, l'incorrigible bavard.

« Ah! mais, tu sais, halte là!

Ce mot remplace, en quelque sorte, le commandement de : feu!

André, voyant enfin le pachyderme dans la position qu'il désirait, décharge pour la troisième fois son arme.

Il a visé en plein crâne, au beau milieu de la dépression formée par la plaque osseuse qui protège les organes cérébraux.

Un vrai blindage!

C'est pour avoir cette plaque perpendiculaire à l'axe des canons de sa carabine, qu'il a laissé le monstre s'approcher encore de cinq pas.

Cette manœuvre est audacieuse, mais

l'infaillible tireur, comptant sur l'excellence de son arme, est bien tranquille.

Aucune force organisée ne peut résister à la balle express.

Le terrible projectile frappe normalement le crâne, et l'animal, arrêté net dans son élan, demeure un moment immobile, comme pétrifié, les yeux ouverts, la gueule béante, sans un cri, sans un râle!

Puis, il s'enfonce lentement, comme un canot qui coule, et reste immobile sous les eaux limpides, au milieu des herbes qui croissent sur la vase.

Un léger remous, quelques grosses bulles d'air qui viennent éclater à la surface liquide, et c'est tout.

— Eh bien! Parisien, que penses-tu de cela? demande à son ami André, toujours impassible.

— Je dis, m'sieu André... je dis que c'est effrayant.

« La tête a éclaté comme une citrouille...

« Glac!... j'ai vu la cervelle.

« Quel dommage qu'il ait disparu là-dessous!

« Sa corne est superbe, et j'aurais bien voulu préparer la tête.

— Eh! qui te parle de le laisser pourrir sous les eaux?

« Moi aussi, je tiens à en conserver au moins un morceau.

« Rien de plus facile que de faire plonger un de ces lascars-là avec une amarre, d'attacher notre bête par une patte et de la haler à terre.

« Il vaut mieux, d'ailleurs, amener la chaloupe jusqu'ici, afin d'y charger les panthères.

« Je me dispense, en outre, de la corvée du bois, car cet exercice matinal m'a donné une faim canine.

« Rentrons déjeuner.

(A suivre.) LOUIS BOUSSENARD.

## UN ÉPISODE

DE LA

## GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

AUX ÉTATS-UNIS

Le 14 mai dernier, une réduction de la célèbre statue de Bartholdi : la *Liberté éclairant le monde*, offerte à la ville de Paris par la colonie américaine, était inaugurée sur la place des États-Unis. Cette inauguration concordait avec le départ de Rouen de la frégate l'*Isère* emportant au delà de l'Atlantique l'œuvre colossale du statuaire, don généreux fait aux Américains par la nation française.

Dans un discours prononcé à cette occasion le ministre des États-Unis, M. Morton, a exprimé le vœu que cet échange « contribuât à perpétuer entre les deux peuples l'amitié que les événements les plus divers depuis un siècle n'ont cessé de raffermir ».

MM. de La Fayette et Rochambeau assistaient à la cérémonie, rappelant par leur présence les noms des Français qui se sont illustrés dans la guerre de l'Indépendance : La Fayette comme volontaire dès le printemps de l'année 1777, et trois ans plus tard, Rochambeau, ayant le commandement d'une escadre de sept vaisseaux de guerre français et de six mille hommes de troupes auxiliaires, envoyés au secours de la jeune Amérique.

La rupture des anciennes colonies anglaises avec la mère patrie date de la Déclaration d'indépendance (4 juillet 1776).

Cet acte fut amené par la prétention du roi d'Angleterre et du Parlement de taxer arbitrairement les colonies. Les colonies réclamaient le droit constitutionnel de voter elles-mêmes les impôts à payer. « Sans représentation, disaient-elles, point de taxes. » Malgré cela, le parlement britannique établit des droits d'entrée dans les colonies sur le thé, sur le verre, le papier et les couleurs qui seraient importés d'Angleterre.

Les Américains résistèrent par tous les moyens en leur pouvoir. Des associations se formèrent pour repousser même toute marchandise anglaise; on résolut fermement de se priver de thé. L'Angleterre ne vit d'abord dans le mouvement insurrectionnel des colonies qu'un mécontentement passager; elle espéra en arrêter le développement en envoyant quelques troupes à Boston; et le général Gage, qui se trouvait à New-York, y fit passer plusieurs régiments.

Cette occupation militaire acheva d'exaspérer les habitants de Boston. Devant l'opposition qu'il rencontrait, le gouvernement britannique consentit à supprimer les taxes imposées, sauf celle qui frappait le thé. C'était une grande concession; mais les colonies n'y furent point sensibles. A Boston la fermentation continua d'être plus vive que dans aucune autre ville. Des rixes sanglantes éclatèrent entre les citoyens et la garnison; un agent des douanes qui faisait exécuter rigoureusement un règlement sur la contrebande fut saisi par la populace qui, après l'avoir enduit de goudron et roulé dans la plume, le promena sur un tombereau, escorté de bruyantes huées; les maisons de plusieurs fonctionnaires furent pillées, et ces fonctionnaires durent se dérober par la fuite aux mauvais traitements qui les menaçaient.

Enfin, bien des excès avaient été commis déjà, lorsque, le 28 novembre 1773 arriva à Boston le *Darmouth*, apportant cent quatorze caisses de thé. Interdiction fut faite par les autorités locales de débarquer cette denrée. Deux autres navires, chargés également de thé, suivirent de près le *Darmouth*. Ils reçurent le même accueil. Les trois bâtiments durent se ranger en un endroit du port où il fut facile de les placer sous la surveillance d'une garde spéciale, formée de citoyens armés de fusils.

Ces cargaisons de thé appartenaient à



# Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 431. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.  
Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. Dimanche 11 Octobre 1885.

TEXTE. — Zanzibar et le sultan Saïd-Bargash. — L'Odyssée d'un compagnon de Gordon (suite). — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres (suite). — Le prince de Montenegro. — Le tour de France d'un petit Parisien (suite). — Journal d'un aspirant de marine (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Zanzibar et le sultan Saïd-Bargash : Femme enlevée pour être jetée à la mer. — Aventures d'un gamin de Paris au pays des tigres : Préparation de la tête du rhinocéros : Les calaos dans les bois de tecks. — Le prince de Montenegro rendant la justice. — Le tour de France d'un petit Parisien : Yes! Démolir!

## L'ILE DE ZANZIBAR



L'ILE DE ZANZIBAR. — Femme enlevée pour être jetée à la mer.



de Bou-Amena, le héros des massacres du Sud-Oranais, naturellement attiré par le carnage des chrétiens. L'arrivée de ce personnage fut, il est aisé de le concevoir, un grand événement pour les mahdistes, événement d'autant plus grave que Bou-Amena n'arrivait pas seul ; il était escorté des chefs touaregs les plus compromis par le massacre d'un colonel français dont le nom m'échappe, qui périt dans une exploration pacifique du

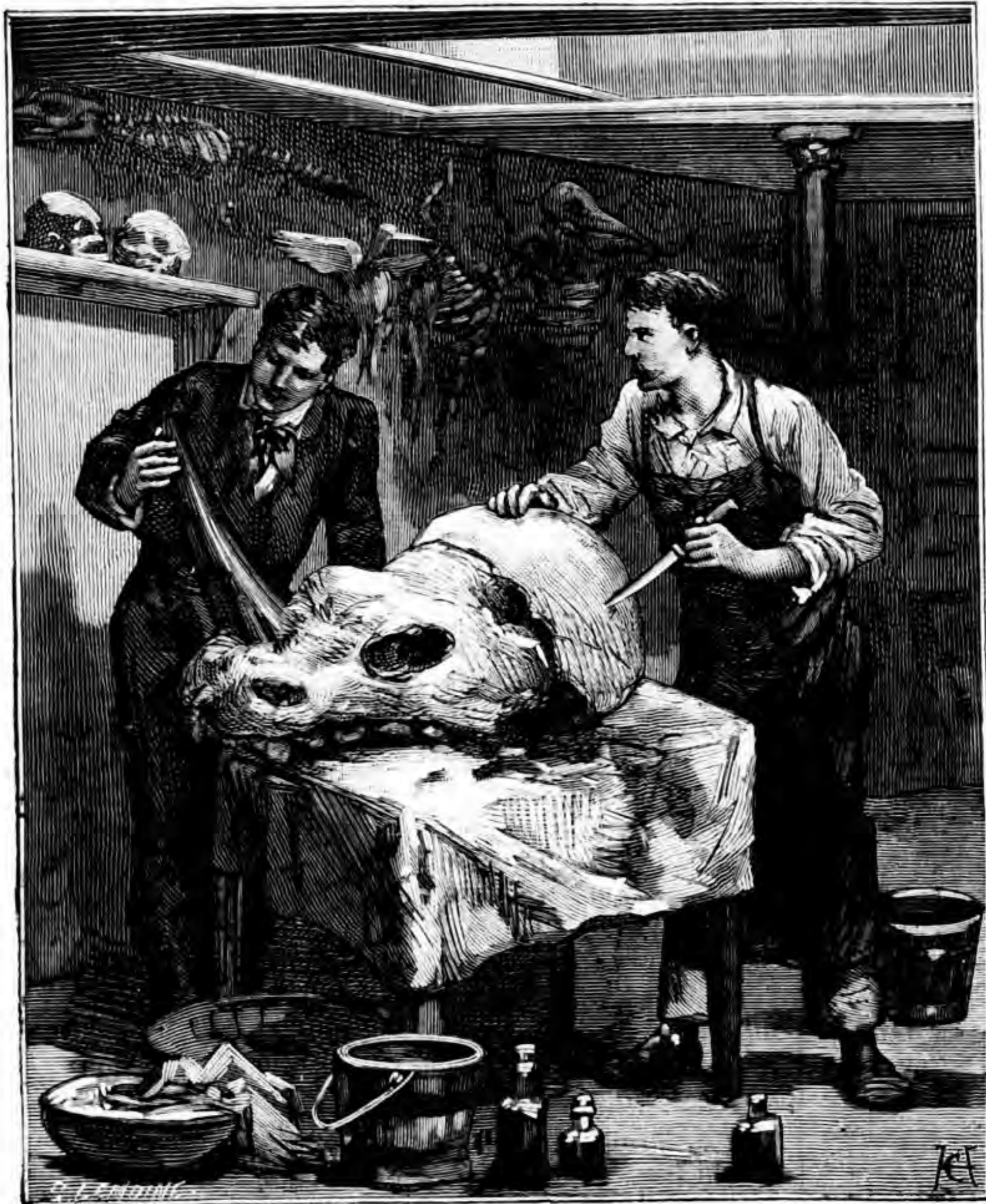
Sahara. De plus, nous acquîmes la certitude qu'il était accompagné d'un Français qui venait d'adopter le parti du Mahdi. Ce personnage ne pouvait être, suivant Gordon, que M. Renan ! C'était l'auteur de la *Vie de Jésus* qui venait ainsi fraterniser avec les ennemis de sa patrie et ser- rer leurs mains encore rouges de sang français, de sang algérien !

Il me fut impossible de lui faire com- prendre que ni l'âge, ni le talent, ni les

principes bien connus de l'illustre aca- démicien ne lui permettaient de se prêter à une semblable expédition.

Je lui expliquai que, suivant moi, ce personnage n'était Français que de nom. Ce ne pouvait être que quelque hulan déguisé, venant chercher jusqu'au Soudan pour le compte de M. de Bismarck des sujets de discussion entre les deux nations que Gambetta voulait rapprocher.

Vers la fin d'octobre, je fus chargé de



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Préparation de la tête du rhinocéros. (Page 231, col. 1.)

diriger une expédition dans le bas du fleuve afin de tâter la position de Metameh. Nous trouvâmes les mahdistes parfaitement retranchés et en état de riposter à nos coups de canon. Voyant que cette démonstration ne pouvait aboutir à aucun résultat pratique, nous retournâmes vers Khartoum, mais nous trouvâmes du nouveau. Les noirs avaient élevé un retranchement en terre sur la petite île de Shagayeh, et le village d'Omghirka avait été crénelé depuis que nous y avions passé. Nous fûmes salués par des décharges de mousqueterie d'autant plus désagréables que le courant était terrible et que nous ne pouvions le remonter que très lentement.

Je me mis au gouvernail, cherchant à

1. Ce Français n'est autre que le colonel Flatters.

me garantir contre la grêle de balles qui arrivaient de toutes parts sur mon abri et m'efforçant de ne pas faire d'erreur dont je connaissais toute la gravité, car un faux coup de barre, nous étions tous perdus.

Quand je vis que les affaires avaient pris une tournure si sérieuse, je fis jeter l'ancre au milieu du fleuve pour attendre la nuit, et le soir, au milieu des ténèbres, je débarquai un indigène de la tribu des Shagayeh, qui nous avait donné de solides preuves de fidélité. Je lui donnai la mission de rejoindre à tout prix les avant-gardes anglaises en traversant le désert pour abrèger. Il avait ordre de dire au général Wolseley de couper droit d'Abuklea sur Metameh, afin de gagner le plus de temps possible, et d'arriver à Khartoum à un moment où nous serions encore vivants.

Ce n'est pas que nous manquions de vivres et de monde, car nous avions des rations de grains pour deux mois et une énorme quantité de biscuits. Notre armée se composait de 2,300 noirs de l'ancienne armée égyptienne, de 1,500 blancs de même provenance, de 2,000 bachibouzouks, de 2,500 Arabes et d'une sorte de milice locale composée de 5 à 600 habitants de Khartoum. Nous avions 7 steamers portant 11 canons, et nos lignes étaient armées d'une douzaine de pièces. Les munitions ne pouvaient nous manquer de sitôt, car nous avions à tirer plus de 20,000 coups de canon et plus de deux millions de coups de fusil.

Mais la trahison était partout ; les seules troupes sur lesquelles on pouvait compter étaient une portion des Egyptiens blancs qui, en qualité de chrétiens



cophtes, détestaient les musulmans. Il fallait se défier comme du feu des nègres et encore plus des Turcs. Les bachi-bouzouks étaient ma terreur constante. Les Arabes des tribus voisines étaient retenus par la solde, quoiqu'on ne la leur donnât qu'en papier-monnaie. Ces barbares n'étaient pas assez ignorants pour ne pas en comprendre l'usage; mais ce n'était pas cette considération seule qui les déterminait à l'accepter. Ils aimaient

à en faire collection, à peu près de la même manière que les enfants amassent les gravures coloriées que les marchands de nouveautés d'Europe ont pris l'habitude de distribuer en prime.

Le surlendemain de notre retour à Khartoum, je m'aperçus qu'un sergent-major des bachi-bouzouks lisait un papier à quelques noirs et à quelques soldats. D'instinct, je me précipitai sur lui, et malgré ses cris je le traînai moi-même

en prison. La foule qui nous suivait était immense et s'augmentait à chaque instant. Cependant personne ne s'aventura à porter la main sur moi.

Le papier que j'avais saisi, et malheureusement ce n'était pas le seul qui fût dans Khartoum, n'était autre qu'un manifeste du Mahdi.

Manifeste étrange, singulier, mais qui devait faire une profonde impression sur les noirs ignorants et superstitieux, pour



AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS AU PAYS DES TIGRES. — Les calaos dans la forêt de tecks. (Page 234, col. 1.)

lesquels il était rédigé avec une habileté peu commune. En effet, Mahomet-ben-Abdallah développait à sa manière les principales circonstances de sa vie et expliquait comment sa venue accomplissait les prédictions tant du Koran que de la tradition (Sunnâ). Il exposait artificieusement les détails de son hégire, évidente contrefaçon de celle de Mahomet. Il faisait appel à son ange gardien qui était naturellement Gabriel, et à tous les génies musulmans<sup>1</sup>.

Je fis comprendre non sans peine au général la nécessité de faire un exemple. Dès le lendemain matin le sergent-major fut fusillé devant son régiment; pendant

1. Suivant le Koran, les génies sont partagés en deux classes : les infidèles et les musulmans. Aucune croyance n'est plus enracinée dans l'islam que cette division.

la nuit, quelques douzaines d'arrestations avaient été pratiquées, de sorte qu'une terreur salutaire régna dans la ville.

Il était temps, car le Mahdi arrivait, et après avoir investi Omdurman, ses troupes se répandirent sur la rive droite du Nil Blanc. Il ne leur restait plus qu'à franchir le fleuve pour s'emparer des hauteurs qui dominent Khartoum et venir nous bombarder. Cette occupation n'était pas difficile, car toute la péninsule du Sennaar, qui s'étend d'un Nil à l'autre, était depuis longtemps de cœur avec le Mahdi.

A partir de cette exécution et de ces arrestations, dont le Mahdi eut immédiatement connaissance, les opérations militaires prirent une nouvelle activité autour de la forteresse d'Omdurman. Il

était difficile de s'y rendre en bateau à vapeur sans avoir à essuyer un feu très vif, véritablement gênant.

Désireux d'éviter des pertes inutiles, le général décida que l'on communiquerait avec la place à l'aide d'une sonnerie alphabétique imitée de la télégraphie Morse. Ce système, qui eut toujours l'avantage d'intriguer énormément nos adversaires, fonctionna admirablement.

Il n'était que temps de prendre ce parti, car à partir de la deuxième quinzaine de novembre, les Arabes commencèrent à infester l'île de Tuti et à ouvrir sur Omdurman un feu des plus incommodes, puisque du côté du fleuve il n'y a pas de fortifications. Afin de nettoyer l'île, nous fîmes avancer plusieurs fois les steamers, mais il n'aurait pas été prudent d'occuper l'île avec des troupes



qui auraient pu mettre la crosse en l'air et fraterniser avec l'ennemi.

Malheureusement, les expéditions des steamers n'empêchèrent pas les Arabes de franchir le mur d'enceinte, et un beau jour nous vîmes un camp retranché établi entre la citadelle et le Nil. J'avais le commandement de la canonnière *Hussenieh*.

Immédiatement, je fis ouvrir le feu contre ce campement insolent qui isolait la petite garnison du reste de nos forces. Mais je ne m'étais point aperçu que l'ennemi avait avec lui une pièce de canon d'assez gros calibre qu'il avait introduit par une brèche. Cette pièce maudite ne tira qu'un coup, mais ce coup suffit pour nous détruire. La *Hussenieh* coula à pic, et je dus me sauver à la nage, tirant mes brassées à fleur d'eau, car les coquins d'Arabes, voyant que je gagnais la rive gauche, me criblaient de balles. J'eus la chance d'arriver à bon port et de trouver des herbes pour me cacher; sans cela j'étais fusillé. De la place où j'étais en sûreté, je pus voir que la majeure partie de mon équipage avait gagné la rive ennemie, où les Arabes leur faisaient fête. On entendait le bruit du tambour et des tam-tams annonçant la victoire du Mahdi!

Cette catastrophe réduisait à cinq le nombre des steamers disponibles<sup>1</sup>, lorsqu'il se produisit un événement considérable. Nous apprîmes, par les prisonniers et les espions, qu'une grande bataille avait été livrée en avant de Metameh<sup>2</sup> et que l'armée anglaise était en marche sur cette place, qu'elle comptait emporter d'assaut.

Il n'y avait pas à hésiter un seul instant; il fallait à tout prix se mettre en rapport avec lord Wolseley. Le général décida donc que l'on enverrait le meilleur de nos steamers, le *Bordeen*, monté par une troupe d'élite, avec ordre de forcer à tout prix la passe de Shoboloha et de rejoindre l'armée britannique.

Cette expédition emportait avec elle la dernière partie du journal, à laquelle le général n'avait pas cessé pendant un seul jour de travailler avec une étonnante activité, une surprenante présence d'esprit. Elle était chargée de prévenir lord Wolseley qu'il suffisait de faire parvenir à Khartoum un détachement de deux cents hommes pour rendre la place à jamais imprenable. Avec cette force européenne à sa disposition, Gordon se faisait fort de maintenir la garnison dans le devoir!

Ces braves gens sont arrivés à accomplir jusqu'au bout leur pénible, leur dangereuse, leur terrible mission. En effet, j'ai vu, de mes yeux vu, les steamers remonter le Nil chargés d'uniformes anglais... Mais, hélas! ce que Gordon n'avait pas prévu est arrivé. Affaibli par le

départ du seul détachement en qui il pût compter, la garnison a tourné. Ce n'est pas sans une indicible douleur que je songe à l'horrible catastrophe qu'il me reste à raconter!

(A suivre.) WILLIAM J. MOORE.

## AVENTURES

D'UN GAMIN DE PARIS

### AU PAYS DES TIGRES<sup>1</sup>

#### CHAPITRE VII

La panthère de Java... et autres lieux. — Souvenir aux absents. — Deux superbes dépouilles. — En avant! — La forêt de tecks. — Multiples usages du bois de teck. — Le teck et le trésor impérial. — Charivari. — L'oiseau-rhinocéros. — Étourderie d'un chasseur passionné, mais novice. — Échec. — Retraite des calaos. — Nouvelle tentative. — Précautions essentielles. — Insuffisance du fusil calibre 16. — Le bec et la corne de l'oiseau-rhinocéros. — Le gamin de Paris et son enfant d'adoption.

Plus petite que la panthère ordinaire, mais infiniment plus féroce, ce qui n'est pas peu dire, la panthère noire est un magnifique animal aussi remarquable par l'élégance de ses formes que par la beauté de son pelage.

D'apparence plus gracieuse que robuste, elle n'en possède pas moins une vigueur incroyable pour sa taille, et surtout une agilité inouïe.

Rien d'étrange comme ce mufle noir de chat géant, au profil brusqué, aux oreilles courtes, au masque mobile troué de deux yeux d'or, au regard troublant, à la gueule toujours ouverte et dont le rictus découvre des dents rendues plus éblouissantes encore par ce ton noir qui les repousse.

Le fond jaune brillant de la peau, si caractéristique par son semis de belles taches en roses, c'est-à-dire associées circulairement par cinq ou six, qui donne à la panthère ordinaire son cachet d'originalité, est remplacé chez la panthère noire par un fond noirâtre, au reflet un peu enfumé.

Au premier aspect, un observateur superficiel croirait que cette teinte est uniforme, surtout chez certains sujets, mais, avec un peu d'attention, on reconnaît bientôt les taches « en roses » qui apparaissent en noir plus foncé, de façon à offrir des dessins analogues à ceux de la robe de la panthère ordinaire.

Seulement, elles ressortent moins, n'étant que d'un noir intense sur un fond noirâtre.

Friquet, qui enlevait avec dextérité la peau de la femelle, pendant qu'André s'occupait à préparer celle du mâle, ne pouvait assez s'extasier sur la beauté de ces deux merveilleuses dépouilles.

Après avoir payé un nouveau et légitime tribut d'admiration à l'adresse de

son ami, qui venait d'accomplir ce joli coup double, le Parisien, après réflexion, lui demanda pourquoi certains naturalistes donnent à la panthère noire le nom *panthère de Java*.

— C'est, répondit en souriant le chasseur, probablement parce qu'on la trouve aussi dans l'Indo-Chine et au Bengale.

— C'est peut être une raison, mais je ne la trouve pas suffisante.

— Tu es vraiment bien difficile.

« Quant à moi, je n'en connais pas d'autre.

« Les savants ayant décidé dans leur sagesse que l'habitat de la panthère noire était exclusivement Java, lui ont donné le nom de Java...

« Il se trouve que l'événement dément les affirmations de ces infailibles personnages : ce n'est vraiment pas ma faute.

« Ce n'est pas non plus la première fois, d'ailleurs.

« Le major Leveson, de l'armée des Indes, a tué souvent la panthère noire sur le continent. Notre compatriote Thomas Anquetil l'a rencontrée en Birmanie... Je pourrais encore en citer d'autres, sans nous compter.

— Et voilà justement comme on écrit l'histoire... naturelle, s'écria le Parisien avec une emphase comique.

« Enfin, insulaire ou continentale, la panthère noire est une bête admirable, et je donnerais bien deux sous de « bon argent » pour voir la tête que feront nos clampins de chasseurs beaucerons quand nous retirerons de la caisse en bois de camphrier ces deux peaux largement enduites de savon arsenical.

— Tiens! c'est vrai... j'avais presque oublié ces estimables lâcheurs.

« Laissons-les donc à leur bienheureux sédentarisme, et occupons-nous de notre rhinocéros.

« A propos, quelle est la longueur approximative des deux bêtes...

« Elles me semblent plus grandes que celles dont j'ai lu la description dans les livres.

— Je n'ai pas de mètre, mais je sais que le canon de mon fusil a soixante-quinze centimètres de longueur.

« Il m'est facile de rétablir l'unité de mesure.

« Voilà!...

« Le bourgeois porte environ un mètre quarante-cinq du museau à la naissance de la queue.

« Son épouse, un peu plus petite, n'a qu'un mètre trente centimètres, ce qui est encore assez joli...

La chaloupe, ramenée sur le lieu du combat, avait chauffé pendant cette double opération. Puis, un des noirs avait plongé hardiment dans les eaux de la rivière et avait amarré par une patte le défunt rhinocéros.

Il fut facile de le haler jusqu'à la rive, peu escarpée, où il demeura immobile au milieu des herbes, comme une pou-

1. Nous voyons, en effet, dans le journal de Gordon, que trois steamers ont été pris à Berber, au près de Giraffa, sur le Nil Bleu, et que les trois autres étaient en réparation à Khartoum.

2. Cette grande bataille est celle d'Abouklea.

1. Voir les nos 408 à 430.



larde au gros sel sur son lit de cresson.

André eût bien voulu conserver la peau, mais les enragés félins avaient tellement travaillé des dents et des ongles ce cuir pourtant indestructible, qu'il n'offrait plus, par places, que d'informes lambeaux.

La tête, bien qu'atrocément balafnée, présentait seule quelque intérêt, tant par sa corne, fort belle, qui atteignait 75 centimètres de longueur sur 25 de diamètre, que par le prodigieux enfoncement du crâne produit par la balle express.

André la désarticula non sans peine avec son sabre, la fit hisser à bord et se mit en devoir de la préparer *secundum artem* pendant que la chaloupe remontait de nouveau le courant.

Deux jours après ils arrivaient, sans nouvel incident, au milieu d'une superbe forêt de tecks, traversée par la rivière.

Ces immenses plantations naturelles, désignées sous le nom de *forêts de tecks*, frappent d'autant plus le voyageur d'étonnement et d'admiration que ce superbe végétal, d'un port majestueux, se trouve à certains endroits en quantités innombrables, et presque à l'exclusion de tout autre.

Rien d'aussi imposant que ces troncs droits, rigides, qui s'élancent comme des piliers énormes, rugueux, grisâtres, et supportent leurs voûtes de feuilles vert foncé en dessus, veloutées et à nervures blanches en dessous.

Rien d'étrange, aussi, comme ce sous-bois sombre, comme cette terre nue, couverte par les débris accumulés depuis des siècles, et formant une épaisse couche d'humus, sur laquelle, pourtant, on ne remarque aucune trace de végétation.

Rien ne peut croître près des géants, qui interceptent l'air et la lumière. Et si par hasard un autre végétal se trouve isolé au milieu d'eux, c'est un contemporain qui s'est développé en même temps et a soutenu victorieusement la lutte pour l'existence.

C'est tantôt une belle *Lagerstremie de la reine*, un superbe bois rouge excellent pour les constructions navales, tantôt une *Hoppée odorante* également estimée pour l'architecture nautique, une *Xylée dolabriforme* qui fournit des charpentes indestructibles, un *Diptérocarpe tuberculeux* qui laisse couler une résine jaune très précieuse, ou bien une *Schleichère trijuquée* que l'on peut employer aux mêmes usages que le gaïac ; mais l'essence qui domine est toujours et partout le teck.

Si de loin en loin la flore tropicale éparpille avec une folle profusion les trésors de son écrin, c'est sur une clairière que baigne l'ardent soleil, après que les géants ont été abattus par l'homme, ou renversés par la foudre.

Ce bois incomparable en ce qu'il est inattaquable aux vers, imputrescible dans l'eau salée, douce ou saumâtre,

insensible aux alternatives de sécheresse ou d'humidité, également inaltérable à l'air, à l'eau ou dans la terre, est employé non seulement à l'édification des demeures et des monuments hindous ou indo-chinois, mais encore et surtout aux constructions navales de tous les pays du monde.

Il fournit des pièces pour les bas mâts, des revêtements pour les dunettes, des panneaux pour la décoration des luxueux appartements des steamers, des membrures pour les coques, sans compter qu'il entre pour beaucoup dans la construction des grosses œuvres auxquelles sa densité donne plus d'assiette et de stabilité.

Son grain serré, solide, fort dur, peut recevoir un beau poli. Mais, il est bon de prendre, en le travaillant, certaines précautions, car ses fibres, disposées parfois très irrégulièrement, sont susceptibles de produire sous l'outil des esquilles nombreuses et d'un contact dangereux.

On assure même qu'un ouvrier imprudent ou malhabile qui négligerait de prendre ces précautions, risquerait de contracter des blessures pouvant entraîner la mort.

Non pas, comme on l'a prétendu fausement, que le bois de teck soit doué de propriétés toxiques. Mais, il ne faut pas oublier que dans la zone intertropicale les blessures les plus insignifiantes possèdent le triste privilège de s'envenimer affreusement, au point de produire des abcès extrêmement dangereux, et même des accès de tétanos pour lesquels il n'est pas de remède.

Une simple écharde enfoncée dans les tissus organiques peut amener ces terribles accidents.

Les multiples usages auxquels est affecté ce bois précieux, sont une source de revenus énormes pour le trésor birman, c'est-à-dire pour l'empereur auquel appartiennent en propre toutes les forêts de tecks.

Des agents spéciaux sont chargés de réglementer l'exploitation et la reproduction des arbres, à peu près à la façon de nos agents forestiers, dont ils sont loin, d'ailleurs, de posséder l'intelligence, l'érudition et surtout la probité. Il est du reste fort difficile de les contrôler, et ils savent user et abuser de leur situation.

Cependant, en dépit des gaspillages, des coupes prématurées ou inopportunes, des détournements opérés par des agents infidèles, en dépit aussi des dons faits par l'empereur à ses familiers, aux établissements monastiques, aux philanthropes qui s'engagent à faire construire des *maisons de repos* pour les voyageurs et les pèlerins, le teck est, à coup sûr, l'élément le plus productif des revenus royaux, car indépendamment du prix d'achat, il paye à la sortie un droit assez élevé.

On comprend, d'autre part, que les coupes ne doivent être opérées qu'à des intervalles d'autant plus éloignés que les moyens de transport sont plus difficiles,

et surtout que la croissance de ces beaux arbres est assez lente.

Aussi, ces forêts sont-elles de véritables forêts vierges où l'homme ne saurait habiter, puisqu'il est défendu d'abattre pour défricher, et où, par contre, les animaux sauvages se multiplient avec une incroyable surabondance...

... A peine la chaloupe est-elle immobile, au mouillage choisi par André, que Friquet remarque sur une rive du cours d'eau, et en un point où le sol assez résistant et entièrement dépouillé d'herbes, des traces nombreuses appartenant à de grands fauves, notamment à des buffles et à des éléphants.

— Bonne affaire, dit-il à son ami, je crois que demain nous aurons occasion de nous signaler.

« En attendant, je vais aller faire un petit tour aux environs, et reconnaître notre futur territoire de chasse.

— Comment, à deux heures après-midi... en pleine chaleur...

« Mais, tu es donc enragé !

« Tu ferais mieux de t'allonger dans ton hamac et de faire la sieste.

— Impossible, m'sieu André, j'ai des inquiétudes dans les jambes ; je me connais, je ne fermais pas l'œil et je vous empêcherais de dormir...

« Tiens ! qu'est-ce que c'est que ce charivari ?...

« Quel remue-ménage, là-haut, au milieu des feuilles !

Le chauffeur de service, au moment de laisser échapper sa vapeur, vient, pour amuser le petit Yasa qui commence à se familiariser avec la vie du bord, de donner quelques vigoureux coups de sifflet.

A ce bruit insolite, probablement entendu pour la première fois en pareil lieu, les oiseaux immobilisés sous la feuillée par la température torride, poussent des cris aigus et s'envolent effarés.

Friquet n'eût apporté aucune attention à cette fuite précipitée, si au milieu de cette cacophonie, il n'eût distingué un vacarme étrange, où se mêlaient, avec une intensité toute particulière, des claquements sonores, de véritables mugissements accompagnés de bruyants fouets d'ailes et de petits gloussements.

En même temps, une douzaine de gros oiseaux, noirs et blancs, qui, en dépit de l'éloignement, paraissaient aussi volumineux que des dindons, mais pourvus de becs immenses, difformes, extravagants, s'envolaient péniblement de la cime des arbres bordant la rivière, et allaient se reposer à quelques centaines de mètres plus loin.

— Mais, je connais ces volatiles extraordinaires...

« J'en ai vu à Bornéo...

« Ça s'appelle des... des... diable ! ma mémoire a une fêlure.

— Tu veux dire des calaos, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela... des calaos.

— J'ai même cru distinguer suffisamment ceux-là, pour pouvoir affirmer qu'ils



appartiennent à l'espèce dite *Rhinoceros*.

« Un superbe coup de fusil, ami Friquet, et dont s'enorgueillirait notre collection.

Ces quelques mots produisent l'effet d'une poignée de poudre sur un brasier, et mettent littéralement le feu aux talons du Parisien.

Sauter sur son fusil chokebore calibre 16, le charger en courant de deux cartouches de zéro et se précipiter dans la direction où se sont abattus les fugitifs, est pour lui l'affaire d'un moment.

Quelques minutes s'écoulaient à peine, et deux coups de feu retentissent... deux coups précipités : pan ! pan... qui font dire à un tireur expérimenté : « Voici un bien mauvais doublé. »

André, tranquillement assis sur un pliant, se faisait à part lui cette réflexion, quand il vit arriver Friquet tout déconfit, ruisselant de sueur, sans le moindre gibier.

— Je pourrais accuser le guignon, m'sieu André, mais, je n'ai pas d'excuse ; et je suis un fichu maladroit.

— N'est-ce pas plutôt étourdi, qu'il faudrait dire ?

— Comment cela, m'sieu André ?

— Dame ! tu pars comme un écervelé, sans même t'être rendu compte de l'élévation des arbres, de la vitalité du gibier, et de la portée de ton fusil.

« Voyons, quelle est à ton avis la hauteur de ces tecks ?

— Mais... dans les environs de quarante mètres.

— Tu es loin de compte, mon cher petit fou.

« Ajoutes-en au moins vingt, et tu approcheras de la vérité.

— Comment, soixante mètres !

— Peut-être plus, mais à coup sûr pas moins.

« Soixante mètres en projection horizontale, constituent déjà une jolie portée ; mais quand il faut tirer presque à pic, c'est un point inaccessible à un fusil calibre 16, quelque parfaite que soit l'arme, étant donnée surtout la vitalité de ces énormes oiseaux.

— Bon !

« Vous avez complètement raison, et je vais retourner, mais avec ma carabine express.

— Tu mettras en lambeaux l'oiseau que tu toucheras.

« Il serait plus rationnel, crois-moi, de prendre le fusil calibre 8 avec du plomb numéro 3, qui garnit beaucoup plus que le zéro, et qui, poussé par l'énorme charge de poudre de nos cartouches métalliques, possède une pénétration plus que suffisante.

— C'est entendu.

« Le temps d'échanger ce fusil contre ma canardière, et je repars à la poursuite de mon gibier.

— Ah ça ! quel démon te pousse aujourd'hui ?

« Je ne t'ai jamais vu aussi enragé.

— Le démon de la chasse, m'sieu André.

« Je suis mordu... ça y est.

— J'en suis enchanté, mais encore cette passion demande-t-elle à être étayée d'une prudence de tous les instants.

« Nous ne sommes pas en Beauce.

« Aussi, au lieu de partir comme tout à l'heure en écervelé, sans munitions, sans provisions, sans une goutte d'eau, tu vas me faire le plaisir de garnir entièrement ta cartouchière.

« Elle contient trente cartouches, prends-en vingt à plombs et dix à balles.

« N'oublie pas ta peau de bouc avec du café, et deux ou trois biscuits dans ta poche.

— Comment, pour aller à un kilomètre ou deux ?...

— Eh ! sait-on jamais où et quand on s'arrête dans ces damnées forêts.

— Mais, j'espère bien être de retour d'ici une heure.

— Je l'espère, également, sans cela je ne te laisserais pas partir.

« Après tout, tu n'es pas un enfant, et la perspective de rapporter une paire de calaos, vaut bien le déplacement.

« Tu vas voir un oiseau étrange qui mesure un mètre vingt centimètres de l'extrémité du bec à celle de la queue, et qui, avec son manteau noir bleu, à reflets soyeux, tranchant vigoureusement sur la couleur blanche du ventre, sa queue d'un blanc pur traversée par une bande noire, et sa petite hupe de plumes effilées formant un ensemble gracieux, n'aurait rien de remarquable que sa grosseur, sans sa tête, qui lui donne un caractère monstrueux.

« Pense donc que sur cette tête s'articule un bec long de trente à trente-cinq centimètres et épais de dix à la base ; que dans l'espèce dite rhinocéros, la mandibule supérieure est surmontée d'une excroissance retroussée d'avant en arrière, comme la corne nasale du pachyderme, et que cette protubérance atteint sept à huit centimètres.

— Savez-vous que voilà une garniture de museau qui doit peser diablement lourd.

— C'est une erreur.

« Le tissu constituant cet appendice extravagant est très spongieux. Il est recouvert d'une simple lame cornée très dure et très solide, de sorte qu'en dépit de sa consistance et de ses dimensions, il ne surcharge pas sensiblement l'oiseau.

« Si tu avances sans trop de bruit, tu pourras, en les regardant manger à la dérobée, observer une particularité assez singulière.

« Comme les dimensions énormes de ce bec et la brièveté de leurs pattes ne leur permettent ni de picorer à la manière des petits passereaux, ni de déchiqueter leurs aliments en les maintenant avec leurs doigts, ils sont obligés de l'avaler d'un seul coup.

« A cet effet, ils saisissent avec la pointe des mandibules la baie, la graine ou le fruit objet de leur convoitise, le lancent à une certaine hauteur et le reçoivent

avec une dextérité de jongleur entre ces mandibules ouvertes largement, d'où il pénètre dans l'œsophage.

— Tiens... vous me rappelez que j'ai vu jadis des toucans exécuter cette manœuvre, avec leurs grands becs semblables à une banane.

— C'est parfaitement vrai ; et le toucan ressemble beaucoup au calao, mais dans des proportions analogues à celles de la petite perruche multicolore comparée au plus gros ara.

« Mais, assez de théorie ; ton premier coup de fusil t'en apprendra plus en un moment que ne pourraient le faire les plus longues dissertations.

— Vous avez encore augmenté, si c'est possible, ma convoitise.

« Je pars sans plus tarder.

« A tout à l'heure, m'sieu André.

— Au revoir, mon ami, et ne reviens pas bredouille.

Friquet ayant accompli avec sa célérité de voyageur les préparatifs recommandés par l'affectueuse expérience de son compagnon, mit son fusil sur l'épaule et s'enfonça lestement dans la forêt de tecks.

A peine avait-il fait dix pas, qu'entendant trotter menu derrière lui il se retourna brusquement et aperçut le petit Birman Yasa qui se disposait à l'accompagner.

Sa première pensée fut de le renvoyer à la chaloupe, mais la figure expressive de l'enfant témoignait une telle affection, ses petites mains qui se tendaient vers lui, semblaient l'implorer avec tant d'ardeur, il prononça avec un tel accent de prière ce seul mot : « Fliké », que le jeune homme consentit à l'emmener.

— M'sieu André, le petit vient avec moi, cria-t-il de loin à son ami.

— Bien, répondit celui-ci.

« Je suis sûr, de cette façon, que tu ne t'écarteras par trop.

Au bout d'un quart d'heure, Friquet se trouvait non loin du lieu où, d'après ses prévisions les calaos avaient dû se percher sur les plus hautes cimes.

Il s'avançait avec d'infinies précautions, espérant les surprendre et faire tonner son fusil monstre.

Mais, bientôt, de bruyants coups d'ailes, des claquements de becs, des gloussements éclatant brusquement dans le silence de la forêt, vinrent l'avertir que sa présence était signalée.

Pour la seconde fois, l'ennemi battait en retraite.

— Ma foi, tant pis, je n'en aurai pas le démenti, dit-il en aparté, et je les poursuivrai au diable !

« Je transpire comme une gargoulette, mais le moutard est aussi frais qu'au départ.

« Ce petit bonhomme me lassera sans seulement tirer la langue...

« C'est bâti en bronze, ce monde-là.

« Si, d'ailleurs, il se fatigue, nous nous reposerons.

« Pour l'instant, il s'agit d'aller de l'avant afin de ne pas rentrer bredouille.

(A suivre.) LOUIS BOUSSEYARD.